

*La prééminence du pragmatisme dans le christianisme évangélique*

Dans son étude pénétrante et importante, David Wells affirme que le mouvement évangélique a perdu la conscience qu'il avait autrefois de l'importance de la théologie<sup>1</sup>. Selon lui, la nature fortement pragmatique du mouvement a mis au premier rang la croissance de l'Église, la prédication du bien-être et des styles de ministère largement influencés par la psychologie séculière. Le rôle de la théologie classique s'est sérieusement érodé, les facultés évangéliques lui refusant la place d'honneur qui lui était autrefois universellement accordée. La théologie n'est plus considérée comme essentielle à l'affirmation et à l'affermissement de l'identité chrétienne dans le monde, ni comme une ressource nécessaire au développement de nouveaux modes de ministère. « La responsabilité consistant à chercher à vivre en chrétien dans le monde moderne s'est transformée en une quête de ce que [Edward] Farley appelle une "technologie de la pratique", une quête de techniques de développement de l'Église et de maîtrise de soi qui empruntent essentiellement au monde des affaires et à la psychologie<sup>2</sup>. » À ce sujet, il existe au sein du mouvement évangélique un consensus assez large, que Wells considère comme une tendance interne réelle et inquiétante, même si le trait de sa description est quelque peu forcé. Pour Wells, le problème est à chercher au sein du mouvement, et il fait quelques commentaires lucides et utiles concernant les causes et les conséquences possibles de cette négligence.

Bien que, depuis la Seconde Guerre mondiale, le mouvement évangélique soit à l'origine d'une production théologique considérable et régulière<sup>3</sup>, il a eu tendance à se concentrer sur une série de questions plus pratiques liées à la croissance de l'Église et à l'évangélisation, dans lesquelles la théologie occupe une place moins évidente (bien qu'importante). La tendance fortement « populiste » et activiste du mouvement évangélique nord-américain fait inévitablement de la théologie une science appliquée, orientée vers la vie pratique de

---

1. David F. Wells, *No Place for Truth; or, Whatever Happened to Evangelical Theology?*, Grand Rapids/Leicester, Eerdmans/Inter-Varsity Press, 1993, 1995.

2. D.F. Wells, *No Place for Truth*, p. 101.

3. Pour une présentation exhaustive de la théologie évangélique du XX<sup>e</sup> siècle, voir Walter A. Elwell, sous dir., *Handbook of Evangelical Theologians*, Grand Rapids, Baker, 1993.

l'Église. Mais cette approche est aussi le reflet d'un aspect plus général de la culture américaine dans son ensemble : la « dérobade devant la philosophie », qui peut être décrite comme une tendance à aborder les problèmes culturels plutôt qu'à se livrer à l'analyse philosophique<sup>1</sup>. La « dérobade évangélique devant la théologie » est le reflet d'une tendance culturelle plus large, qui met en doute l'intérêt et la nécessité de l'analyse théorique, et préfère être directement en prise avec les questions du jour.

Pourtant, d'autres éléments sont en jeu, et en particulier la façon dont est perçue une théologie académique qui ne cesse de s'éloigner de la vie de la communauté chrétienne. Le mouvement évangélique a certes marginalisé la théologie académique, mais le problème vient en partie de cette théologie, qui n'a pas réussi à affirmer, ni pour elle-même ni pour les autres, son rôle spécifique au sein de la communauté évangélique. Étant donné le regard méprisant que l'Église porte souvent sur la théologie académique, les théologiens ne peuvent s'attendre à ce que les évangéliques reconnaissent à leur domaine d'étude quelque pertinence que ce soit. Ils doivent donc *démontrer* la pertinence de leurs travaux à un groupe dont le succès même repose sur la prise en compte de la notion de pertinence.

Le mouvement évangélique sait parfaitement qu'aucun des réveils de l'histoire ne fut le fruit d'un renouveau d'intérêt pour la théologie académique. Le renouveau de la *théologie* évangélique dépend d'un renouveau du *mouvement* évangélique. Ce n'est pas la théologie qui fait naître le réveil. La théologie jaillit d'une communauté de foi confiante et réfléchie, détentrice d'une vision expliquant son existence et son but. Elle est l'expression, et non la cause, de cette vision. Comme l'a bien noté Ninian Smart, « faire de la théologie, au sens propre, c'est énoncer

---

1. Noter les commentaires clairvoyants de John E. Smith, *The Spirit of American Philosophy*, New York, Oxford University Press, 1963, p. VII : « Il n'est pas exagéré de dire que, dans la vie intellectuelle américaine, on a toujours considéré qu'une réflexion hors de propos était le péché fondamental. » L'importance de l'instrumentalisme de John Dewey (1859-1952) doit ici être mentionnée. Voir aussi l'excellente étude de Cornel West, *The American Evasion of Philosophy. A Genealogy of Pragmatism*, Madison, University of Wisconsin Press, 1989, p. 5. Sur l'importance de la religion populaire pour le mouvement évangélique, voir Richard J. Mouw, *Consulting the Faithful. What Christian Intellectuals can learn from Popular Religion*, Grand Rapids, Eerdmans, 1994, p. 1-14, 23-42.

une foi<sup>1</sup> ». S'il n'y a pas de foi à énoncer, la théologie n'a rien à communiquer ni à exprimer. La théologie peut certes aider la communauté évangélique à évaluer, à reformuler, à adapter et à mieux énoncer sa vision; mais elle ne peut être à l'origine de cette vision. Une tradition théologique vivante est le fruit, et non la cause, d'une communauté de foi dynamique<sup>2</sup>.

C'est ce que montre sans ambiguïté la controverse sur la « mort de Dieu », qui éclata dans les années soixante<sup>3</sup>. On s'intéressa alors à ses idées théologiques, mais on s'aperçoit aujourd'hui qu'on n'a pas été assez attentif à ce qui est maintenant reconnu comme le manque de vitalité religieuse des Églises historiques, et qui semble avoir donné naissance à cette théologie.

Si l'essentiel de la philosophie et de la théologie de la littérature de la « mort de Dieu » semble être de seconde catégorie, voire pire, il est absolument nécessaire de réfléchir au caractère mortifère de l'expérience religieuse des auteurs de cette littérature, dans la vie culturelle comme théologique de leurs Églises. Le Dieu dont la mort est par exemple proclamée dans *The Gospel of Christian Atheism*, de Thomas Altizer, est en effet un Dieu bien malade. Mais quelqu'un doit bien avoir transmis cette idée de Dieu. Les données laissent penser qu'elle provient d'une Église malade<sup>4</sup>.

Une Église sans vision ni but, qui ne s'attend pas à ce que Dieu l'utilise, donne inévitablement et directement naissance à une théologie ennuyeuse, vague et sans prise sur l'actualité.

Cette observation semble donc suggérer que le bien-être futur du mouvement évangélique repose sur une évangélisation active, peut-être associée – mais pas nécessairement – à la recherche de spiritualités crédibles et d'un engagement social et politique croissant. On considère donc généralement que la priorité donnée au salut personnel, comme ce fut le cas dans l'ensemble complexe de réveils régionaux que l'on

- 
1. Ninian Smart, *The Science of Religion and the Sociology of Knowledge*, Princeton, Princeton University Press, 1973, p. 6-7.
  2. Pour une réflexion sur ce thème, en référence précise à l'anglicanisme, voir Alister E. McGrath, *The Renewal of Anglicanism*, Londres, SPCK, 1993.
  3. Pour une documentation et une réflexion à ce sujet, voir B. Murchland, sous dir., *The Meaning of the Death of God*, New York, Vintage, 1967.
  4. Cité par A.M. Ramsey, *The Christian Priest Today*, Londres, SPCK, 1972, p. 21.

associe généralement sous le nom de « Second Grand Réveil »<sup>1</sup>, fait partie intégrante de la consolidation et du développement évangéliques. Les styles de prédication associés à ces réveils – sermons « populistes » visant une réponse émotionnelle – reflètent une volonté : conduire l'auditoire jusqu'au moment où il sera prêt à exprimer des engagements personnels de conversion, sur la base d'une décision existentielle immédiate plutôt que sur celle d'un processus de réflexion vigilant<sup>2</sup>. Sur la base des critères hautement pragmatiques que le mouvement évangélique a eu tendance à utiliser pour évaluer ses succès, la théologie n'a que peu de rôle perceptible à jouer dans une affaire aussi sérieuse que celle de la conversion.

L'importance de ce point ne peut être surestimée. Si le mouvement évangélique est devenu un mouvement de masse, c'est précisément parce que les évangéliques se sont souciés d'identifier et de promouvoir son attrait populaire. Son approche activiste, immédiate et quelque peu individualiste de la foi chrétienne lui a permis de maintenir une présence et une visibilité significative, dans une culture de plus en plus orientée vers l'individualisme démocratique. Qui aurait donc besoin de théologie ? Il n'y a pas de place pour cette version de la foi chrétienne si cérébrale qu'elle en est devenue la chasse gardée d'une petite élite académique, et qu'elle a rompu tout lien avec les préoccupations et les questions quotidiennes des chrétiens. Or c'est là que, pour la plupart des évangéliques, nous conduit la théologie.

Cette approche pose problème. Pourtant, même si elle est critiquable, il faut reconnaître que la conviction antithéologique telle qu'elle est répandue dans la culture évangélique populaire ne manque pas d'une certaine sagesse ni de lucidité. Il y a tant de travaux théologiques qui sont sans intérêt, arrogants et élitistes. Le fait que les théologiens académiques soient si nombreux à être dans l'incapacité, volontaire ou non, de l'avouer n'est rien moins que scandaleux. Leur attitude rappelle le

- 
1. En anglais, « Second Great Awakening ». Voir John B. Boles, *The Great Revival, 1787-1805. The Origins of the Southern Evangelical Mind*, Lexington, University Press of Kentucky, 1972 ; Terry D. Bilhartz, *Urban Religion and the Second Great Awakening*, Rutherford, Fairleigh Dickinson University Press, 1986.
  2. Voir M.A. Noll, *The Scandal of the Evangelical Mind*, p. 60-64. Noll note en particulier l'influence de George Whitefield dans le développement des attitudes que révèle l'étude récente de Harry S. Stout, *The Divine Dramatist. George Whitefield and the Rise of Modern Evangelicalism*, Grand Rapids, Eerdmans, 1991.

conte d'Andersen des nouveaux habits de l'empereur, dans lequel personne ne veut admettre l'évidence (pour cause de pression culturelle), jusqu'à ce que l'illusion ne soit plus tenable.

Pendant, lorsque tout est dit et fait, cette critique ne porte que sur une forme particulière de théologie, qu'on pourrait globalement appeler « théologie académique », non pas au sens d'une théologie érudite et réfléchie, mais d'une théologie dont le programme de recherche est dicté par les valeurs et les buts du monde académique – un monde académique qui ne se préoccupe pas seulement d'une série de questions purement « académiques » (au sens négatif du mot) mais qui oriente ses débats sur la base de présupposés non chrétiens ou antichrétiens. Nous allons maintenant approfondir cet aspect des choses.

### *La sécularisation du monde académique*

Elle est loin l'époque où le mot « académique » était synonyme d'érudition, de sagesse et d'intégrité personnelle. Aux États-Unis, les évangéliques ont noté, non sans préoccupation, des indices d'élitisme, de lutte idéologique et de propagande antireligieuse croissants, au détriment de la qualité de la formation<sup>1</sup>. Aux États-Unis toujours, certains théologiens académiques semblent souvent ne faire qu'accompagner ces tendances, énonçant ce qui s'avère être souvent des théologies profondément étroites, tirant à boulets rouges sur leurs opposants et sur leurs collègues moins enthousiastes, plutôt que de s'impliquer dans le dialogue qui fit, par le passé, l'honneur et la valeur du monde académique<sup>2</sup>. Les convictions libérales fortement institutionnalisées des universités américaines modernes, généralement perçues comme

- 
1. La critique la mieux connue demeure celle d'Allan Bloom, *L'Âme désarmée*, trad. de l'anglais par P. Alexandre, Paris, Julliard, 1987. Il faut aujourd'hui la compléter par des études plus récentes, comme celle de Dinesh D'Souza, *L'Éducation contre les libertés. Politiques de la race et du sexe sur les campus américains*, trad. de l'anglais par Ph. Delamare, Paris, Gallimard, 1992, et d'Arthur Schlesinger, *L'Amérique balkanisée. Une société multiculturelle désunie*, trad. de l'américain par H. Bernard, Paris, Economica, 1999<sup>2</sup>.
  2. Pour une description personnelle et une critique de cette tendance, voir Paul C. McGlasson, *Another Gospel. A Confrontation with Liberation Theology*, Grand Rapids, Baker, 1994. Voir en particulier ses commentaires sur le « fascisme théologique » (p. 80-84), reflets de sa propre expérience dans une faculté de théologie américaine.